



**HAL**  
open science

# OVER ou un traitement comparé de la “ polysémie ” en énonciation et en cognition

Lionel Dufaye

► **To cite this version:**

Lionel Dufaye. OVER ou un traitement comparé de la “ polysémie ” en énonciation et en cognition .  
Faits de langues, 2014. hal-01689395

**HAL Id: hal-01689395**

**<https://hal.science/hal-01689395>**

Submitted on 22 Jan 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# OVER ou un traitement comparé de la « polysémie » en énonciation et en cognition.

Lionel Dufaye  
Université Paris Est – LISAA EA 4120

Cet article vise à exposer une comparaison de deux traitements de la polysémie dans des optiques théoriques différentes, mais mettant l'une comme l'autre l'accent sur la nécessité de proposer une sémantique régulée pour résoudre la question de la polysémie. Nous confronterons en effet deux articles portant sur le marqueur *over* de l'anglais: le premier article, qui s'inscrit dans une démarche cognitive, est celui de Vyvyan Evans et Andrea Tyler 2001 *Reconsidering Prepositional Polysemy Networks: The Case of over* ; le deuxième article, qui s'inscrit dans une démarche énonciative (et plus spécifiquement de la Théorie des Opérations Énonciatives), est celui d'Eric Gilbert 2006 *Remarques autour de quelques prépositions*, dans lequel l'auteur fait d'ailleurs explicitement écho à l'article d'Evans & Tyler. Une différence essentielle entre ces deux approches repose sur la conception de l'« invariance » sémantique du marqueur. D'un côté, on privilégie un scénario sémantique minimal déterminé à partir d'un primitif étymologique, qui se spécifie en fonction de son interaction contextuel pour former de nouveaux sens (projet cognitif d'Evans & Tyler) ; de l'autre, le marqueur se définit par une forme schématique, un complexe de composantes formelles dont chacune sera plus ou moins prépondérante selon l'interaction contextuelle (c'est l'angle adopté par Eric Gilbert). Après avoir présenté ces deux approches, nous proposerons à titre de synthèse d'envisager une voie de compromis entre ces deux conceptions du traitement polysémique.

## 1. Evans & Tyler 2001 : polysémie, réseau et 'protoscène'

Pour tenter de fédérer ou du moins d'organiser de la diversité sémantique de *over*, Evans et Tyler proposent un agencement des différentes valeurs du marqueur selon un réseau radial où l'ensemble des valeurs dériverait, directement ou obliquement, d'une représentation prototypique centrale qu'ils appellent « protoscène ». Cette protoscène serait selon eux motivée par une représentation spatiale originelle de *over*, de sorte qu'elle constituerait le noyau dur des autres valeurs (*senses*), qui se seraient construites à partir d'elle. Pour défendre cette approche Evans & Tyler doivent d'une part positionner leur méthodologie vis-à-vis des travaux (cognitivistes) antérieurs et d'autre part justifier le bienfondé de leur propre assise méthodologique.

### 1.1. Se positionner vis-à-vis des travaux antérieurs

Le positionnement théorique se fait principalement par rapport à deux auteurs : Lakoff 1987 d'une part, Kreitzer 1997 d'autre part. Evans et Tyler reprochent à ces travaux antérieurs de n'avoir pas régulé l'analyse polysémique autour d'une valeur identifiée comme le sens de référence :

Finally, neither Kreitzer nor Lakoff attempts a serious account of how he determined which sense of *over* should be considered the primary sense. (Evans & Tyler: 731)

A cette absence d'identification d'une base sémantique s'ajoute le fait que Lakoff et, dans une moindre mesure, Kreitzer projettent des dimensions contextuelles sur *over*, aboutissant par là même à une prolifération peu économique des 'sens' du marqueur. Ils citent ainsi l'exemple :

*The helicopter hovered over the ocean.*  
*The hummingbird hovered over the flower.*

En raison du caractère étendu ou ponctuel du repère spatial, on en vient, selon Lakoff, à devoir reconnaître deux sens. Kreitzer cherche au contraire à éviter la multiplication des valeurs en distinguant ce qui relève du marqueur de ce qui relève de l'intégration au contexte. Toutefois, Evans & Tyler reprochent à Kreitzer de réduire *over* à trois sens (toujours au sens de *senses*) dont on distingue mal l'articulation et qui est par ailleurs non représentatif de la variété des emplois de *over*. Pour remédier à ces problèmes, Evans & Tyler proposent alors un modèle centré sur une sémantique primitive à partir de laquelle on va pouvoir rendre compte de la dérivation des différents sens.

## 1.2. Justifier de l'assise méthodologique

Deux problèmes doivent cependant être résolus pour légitimer un modèle de ce type :

- justifier la représentation que l'on avance comme représentation de référence,
- délimiter les différents sens en évacuant l'arbitrarité des aléas contextuels.

### 1.2.1. Sélectionner la représentation de référence

Pour ce qui est du premier problème, Evans & Tyler invoquent le principe de primarité du spatial, qu'ils invoquent comme un principe axiomatique (c'est moi qui souligne) :

Our first objective [...] is to outline what we term a PRINCIPLED POLYSEMY framework. This will anchor the semantics of *over* to **a foundational conceptual representation (our protoscene) deriving directly from human conceptual perception and experience with the spatio-physical world.** (Evans & Tyler: 726)

Axiome auquel ils font écho quelques pages plus loin sous une forme plus explicite encore lorsqu'ils parlent de "**the standard assumption that the primary sense coded for by prepositions is a particular spatial relation between a TR and an LM**" (Evans & Tyler: 731). La représentation qui émerge de ce principe se caractérise par une protoscène minimaliste, qu'ils présentent de la façon suivante :

In our diagrammatic representation of the protoscene posited for *over* (Fig. 4), the TR is portrayed as a dark sphere, the LM, as a bold line.

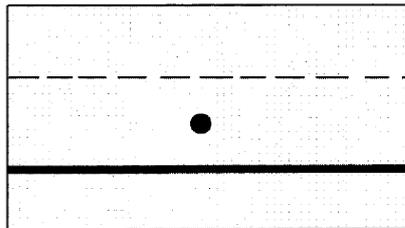


FIGURE 4. Protoscene for *over*.

The dashed line signals a distinction between the part of the spatial scene conceptualized as being proximal to the LM (i.e. within potential contact with the LM) and that which is conceptualized as being distal. The vantage point for construing the spatial scene is offstage. The vantage point is external to the spatial scene. Crucially, the linguistic form *over* prompts for the conceptual spatial relation captured by the protoscene. (Evans & Tyler 2001: 736)

Le principe de la primarité du spatial est, on le sait, objet de débat comme on le verra notamment en considérant le positionnement d'Eric Gilbert à ce sujet. Pour autant, la représentation, largement intuitive, de Evans et Tyler laisse entrevoir des propriétés qui ne sont pas à proprement parler en désaccord avec la représentation de l'approche énonciative.

### 1.2.2. Etablir une typologie des valeurs du marqueur

La mise en place d'une typologie de sens différenciés est cruciale dans la démarche cognitive de Evans et Tyler dans la mesure où ils associent une représentation graphique spécifique à chaque valeur. Or, dans la mesure où ils passent par le biais de représentations spatiales, la multiplication des représentations fait au final ressurgir le défaut qu'ils reprochent notamment à Lakoff : la projection de données contextuelles dans le sens de *over* et une prolifération non contrôlée des valeurs. Pour limiter à un minimum le nombre de sens, ils avancent deux critères : d'une part, une dé-spatialisation qui distingue le sens dérivé du sens prototypique, d'autre part une indépendance du sens vis-à-vis du contexte :

We suggest two criteria for determining whether a particular instance of a preposition counts as a distinct sense. First, accepting the standard assumption that the primary sense coded for by prepositions is a particular spatial relation between a TR and an LM (although we will nuance what 'spatial' means), for a sense to count as distinct, it must involve a meaning that is not purely spatial in nature and/or in which the spatial configuration between the TR and LM is

changed vis-à-vis the other senses associated with a particular preposition. Second, there must be instances of the sense that are context-independent, instances in which the distinct sense could not be inferred from another sense and the context in which it occurs. (Evans & Tyler 2001: 731-732)

Pour illustrer le premier critère, Evans et Tyler comparent

*a. The helicopter hovered over the ocean.*

*a'. The hummingbird hovered over the flower.*

avec

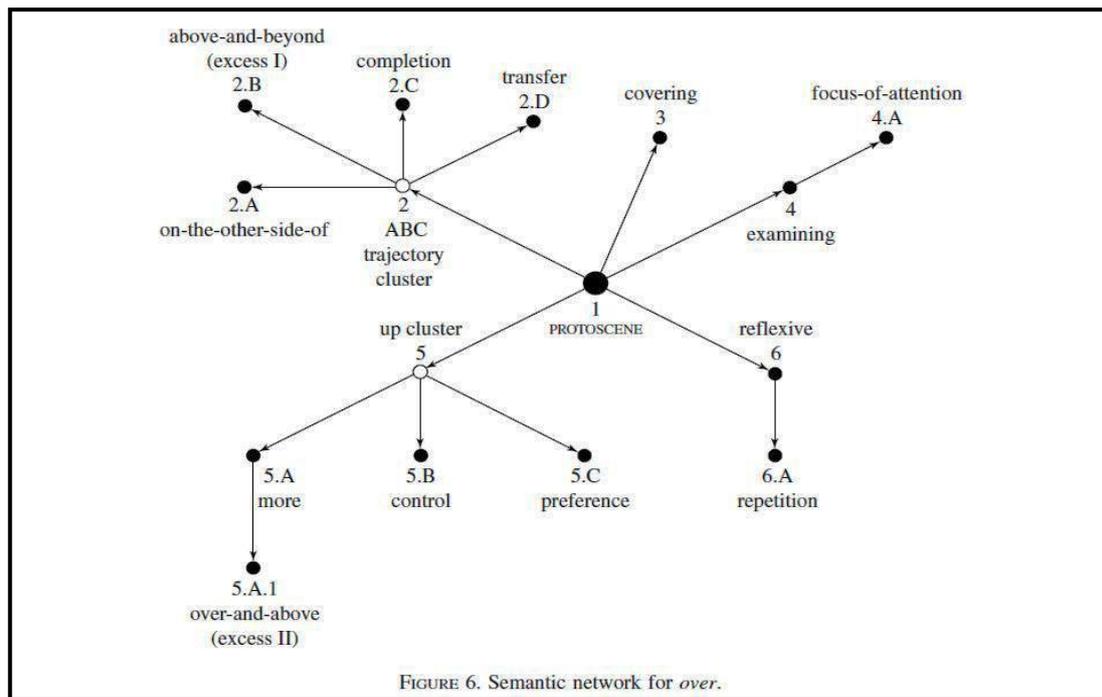
*b. Joan nailed a board over the hole in the ceiling.*

*b'. Joan nailed a board over the hole in the wall.* (2001: 732)

Selon leur analyse, la série *a* se conforme au sens premier, alors que la série *b* se conforment pas à cette relation spatiale ("not consistent with the *above* meaning" : 732) et fait intervenir une valeur de recouvrement, absente du sens d'origine. On peut dès à présent remarquer que cette méthode implique un point de vue holiste, qui ne cherche pas à articuler des propriétés sémantiques avec des dimensions contextuelles, mais qui se repose sur l'interprétation globale et intuitive du sens en contexte. Ainsi, considérer que dans la série *b* *over* "is not consistent with the *above* meaning", revient à ne pas reconnaître de point commun entre une relation de surplomb et une relation de recouvrement. A la lecture de l'article d'Evans et Tyler, il apparaît que la dissociation de ces deux valeurs comme deux sens distincts tient au fait que dans le cas de *Joan nailed a board over the hole in the ceiling* la planche se situerait non pas plus haut mais plus bas que le plafond, interdisant ainsi tout rattachement à une valeur de type *above*. Ainsi selon cette analyse, l'axe gravitationnel constitue la référence à partir de laquelle sont estimées les valeurs linguistiques. Or, les relations exprimées par le biais des prépositions se détachent dans un grand nombre de cas de l'anisotropie expérimentielle, précisément parce qu'il existe tout un ensemble de prépositions qui ne se ramènent jamais à du spatial strict ; ces prépositions opèrent d'ailleurs en alternance avec d'autres prépositions qui elles sont à même d'exprimer du spatial *stricto sensu* : par exemple, *by* vs. *near*, *on* vs. *on (the) top of*, *before* vs. *in front of*, *over* vs. *above*... Car justement, si *over* peut alterner avec *above* dans un certain nombre de contextes, c'est qu'il n'en est jamais le strict équivalent (je reviendrai sur ce point plus loin). Pour cette raison, spécifier le sens d'un marqueur en fonction de sa proximité sémantique vis-à-vis d'un autre marqueur avec lequel il ne se confond pourtant jamais totalement, est une méthode pour le moins discutable.

Autrement dit, c'est le sens contextualisé qui sert de justification à ce qui se veut une valeur à part entière. Or, c'est précisément la contextualisation qui est visée par le second critère avancé par Evans et Tyler, et il y a là encore quelques réserves à exprimer quant à la démonstration proposée.

Au final, Evans et Tyler propose une cartographie des valeurs de *over*, dérivées de la protoscène. La configuration sémantique avancée est la suivante:



(Evans & Tyler 2001: 746)

A chaque nœud de ce réseau de valeurs et de sous-valeurs correspondent des emplois du marqueur, que les auteurs illustrent par des exemples comme les suivants (tous les exemples cités sont tirés de l'article) :

1- **PROTOSCENE:**

- 2- **TRAJECTORY:** *The cat jumped over the wall.*
  - 2a ON THE OTHER SIDE OF: *Arlington is just over the river.*
  - 2b ABOVE AND BEYOND: *Your article is over the page limit.*
  - 2c COMPLETION: *The cat's jump is over.*
  - 2d TRANSFER: *Sally turned the keys to the office over to the janitor.*

- 3- **COVERING:** *Frank quickly put the tablecloth over the table.*

- 4- **EXAMINING:** *Mary looked over the manuscript quite carefully.*
  - 4a FOCUS OF ATTENTION: *The little boy cried over his broken toy.*

- 5- **VERTICAL ELEVATION:** *The picture is over the mantel.*
  - 5a MORE: *Jerome found over forty kinds of shells on the beach.*
    - 5a1 OVER AND ABOVE: *It caused the river to flow over its banks.*
  - 5b CONTROL: *She has a strange power over me.*
  - 5c PREFERENCE: *I like Beethoven over Mozart.*

- 6- **REFLEXIVE:** *The fence fell over.*
  - 6a REPETITION: *After the false start, they started the race over.*

### 1.3. Quelques critiques sur la méthode

On peut adresser plusieurs remarques au sujet de cette représentation sémantique. Pour commencer, on note que cette organisation du sens amène à isoler des valeurs qui présentent pourtant de forts liens analogiques : ainsi *above-and-beyond / excess 1* se trouve séparé de *over-and-above / excess 2* en dépit de l'étiquette *excess* qu'ils partagent ; à l'inverse, le fait de rattacher la valeur télique de 2C à la valeur de « trajectoire » (avec un exemple quelque peu artificiel, du reste) est surprenant, d'autant plus qu'il s'agit du seul emploi adverbial de cette série. De manière générale, cette configuration aboutit à une appréhension éclatée des valeurs là où l'on voudrait

trouver une sémantique cohésive. Par ailleurs, on notera au niveau de la méthodologie l'absence de contrastes systématiques avec d'autres marqueurs. Pour prendre un exemple, on pouvait s'attendre à ce que la valeur télique de *The cat's jump is over* soit considérée en alternance avec des emplois de *through* tels que *When the night is through*, de même que *he's read your book over and over* peut être comparé à *he's read your book through and through*. Qui plus est, si les valeurs spatiales sont largement commentées, on constate que des valeurs temporelles tels que *The friendship remained strong over the years* ne font l'objet que d'une mention sous forme de note dans l'ensemble des 40 pages de l'article. Ce n'est du reste pas le seul type d'emploi laissé pour compte, ce qui invite à s'interroger sur les priorités de traitement des diverses valeurs que recouvre le marqueur. Enfin, à un niveau formel, on peut s'interroger sur le statut conceptuel de la protoscène : en dehors du *trajector* et du *landmark*, il ne semble pas en effet que les constituants graphiques utilisés aient un statut défini dans la modélisation proposée, ce qui pose question sur le statut *ad hoc* du niveau métalinguistique. En effet, la représentation protoscénique de référence est en permanence réajustée en fonction de la manière dont le contexte interagit avec le sens spatial. Cette intégration de dimensions externes dans une représentation métalinguistique de référence rend alors indiscernable ce qui relève du contexte et ce qui relève de *over* lui-même.

## 2. Gilbert 2006 : pour une sémantique minimale et régulée

Une solution de contournement de ce problème est de proposer une description métalinguistique qui isole des propriétés formelles, non pas selon une valeur spatiale privilégiée axiomatiquement, mais selon une synthèse de l'observation de la variété des valeurs en synchronie. C'est ce que propose Eric Gilbert, dans le cadre de la Théorie des Opérations Énonciatives, en faisant l'hypothèse que *over* peut se ramener à un jeu de deux opérations de repérage explicites :

Là aussi, il semble possible d'envisager une représentation qui mettrait en jeu une double relation de décrochage quantitatif et de différenciation qualitative entre les deux occurrences. Ainsi, si l'on symbolise les deux occurrences par X et Y, *X over Y* pourrait s'écrire :

(7) *X over Y* : Qnt (X)  $\omega$  Qnt (Y) et Qlt (X)  $\neq$  Qlt (Y).

C'est donc la formule qui s'appliquerait à un énoncé comme (8), où X = *they* et Y = *shop* :

(8) *They live over the shop.*

Le décrochage quantitatif entre les deux occurrences [...] paraît en effet tout à fait à même de figurer l'écart sur un plan vertical. [...]. L'autre aspect de l'opération, la différenciation qualitative [...] doit néanmoins être prise en compte, ainsi qu'en témoignent ces autres emplois spatiaux de la préposition qu'illustre (9) :

(9) *They live over the road / the river / the bridge / the lake / the hill / the border...*

On s'aperçoit en effet que l'occurrence Y, dans ce nouvel exemple, est notionnellement associable à l'idée de limite, de séparation, de démarcation [...]. Et le principe d'une différenciation qualitative, qui fait de Y un point de différenciation pour X, paraît s'imposer, puisqu'il est à même de rendre compte de la valeur de *over* que déclenchent des termes de telle nature, qui consiste précisément à indiquer que X se situe quantitativement au-delà<sup>[...]</sup> (Qnt) de la limite subjective, et donc qualitative (Qlt), que constitue Y (par rapport à un point de vue qui peut ou non (*over the road from the pub*) correspondre au sujet énonciateur). (Gilbert : 2003)

Le premier avantage de cette sémantique est de traiter à la fois la stabilité opératoire et la variabilité contextuelle :

- d'un côté le nombre de composantes qui décrivent le marqueur est strictement défini,
- d'un autre côté, chaque repérage peut être rendu prépondérant par le contexte, indépendamment de l'autre.

Ce principe de prépondérance résultant d'une mise en contexte rend alors compte des phénomènes de variabilité sans appeler un réajustement constant de la représentation métalinguistique.

Le second avantage est justement que la représentation métalinguistique fait appel uniquement à des concepts théoriques prédéfinis dans la Théorie des Opérations Énonciatives, valides dans leurs applications à des phénomènes aussi différents que: déterminations nominale, verbale, aspectuelle, modale ; repérages inter-propositionnels ; prosodie, etc. Il n'y a aucun recours dans cette approche à

des représentations *ad hoc*, qui tireraient leur inspiration des aléas contextuels ou de l'interprétation des spécificités spatiales.

On pourrait, à propos de la méthodologie des données, formuler la même critique que celle adressée plus haut à l'approche cognitive d'Evans & Tyler : un échantillon empirique partiellement représentatif et une absence de contraste systématique avec d'autres marqueurs, ce qui, en conséquence, ne permet pas une véritable mise à l'épreuve de l'hypothèse défendue. Toutefois, à la différence d'Evans et Tyler, l'article de Gilbert traite moins de *over* lui-même que des prépositions, et son format (de recueil d'actes) ne permet aucunement une étude approfondie du marqueur.

## 2.1. Les limites du modèle

On peut comprendre le choix d'une formalisation minimaliste par le souci de contourner le principe de la primarité spatiale, en tant qu'il déterminerait la représentation des marqueurs en synchronie. Le passage suivant résume assez bien ce point de vue, qu'Eric Gilbert défend avec d'autres personnes (eg. Flucha 2007, Dufay 2009, Bourdier 2012) au sein de la TOE :

Parmi les linguistes qui s'intéressent au domaine des prépositions, il est une tendance assez courante qui consiste à considérer, d'une part, que leur valeur spatiale est première, et, d'autre part, que leurs autres interprétations doivent en conséquence être vues comme dérivées de cette valeur de base. [...] Ce genre d'approche me semble poser au moins deux grands types de problème, au-delà de la primauté injustifiée de la valeur spatiale. Le premier est lié au rapport à l'extralinguistique. Une telle analyse s'accompagne en effet généralement d'un transfert direct des propriétés des objets du monde sur les objets du langage. [...] Il me semble plus fécond de prendre comme principe qu'aucun sens n'est donné, que tout sens est construit, est un résultat, un aboutissement, fine s'agit donc pas seulement d'« anthropologiser » le sens spatial, mais de reconstituer les opérations qui permettent de parvenir à ce sens, et, plus largement, à tous les autres sens de la préposition concernée. Cette entreprise de reconstitution, qui peut certes s'effectuer à partir du sens spatial, mais pas nécessairement, exige un plus haut degré d'abstraction que ne le suggère l'idée d'une simple « anthropologisation », sans parler bien entendu du renvoi pur et simple à l'extralinguistique et aux propriétés des objets du monde [...]. (E. Gilbert, 2003 : 37-41)

Toutefois, on peut se demander si la restriction de la sémantique de *over* à deux opérations de repérage ne souffre pas d'un excès de minimalisme. En effet, la coupure vis-à-vis du tout spatial semble conduire par contrecoup à ne plus se donner les moyens de traiter cette dimension. Ainsi, dans l'article d'Eric Gilbert 2006, la question de la verticalité, qu'*over* est à même d'exprimer dans un grand nombre d'emplois, est résolue de la manière suivante :

[...] il n'est nullement question de dire que l'opération de décrochage implique en elle-même un hiatus vers le haut, mais seulement qu'elle est apte à représenter un tel hiatus, que, dans le système de la TOE, elle est la mieux à même de symboliser ce genre d'écart sur le plan vertical. (Gilbert : 2003)

Or, le fait que l'opération de décrochage quantitatif serait « la mieux à même de symboliser ce genre d'écart *sur le plan vertical* » est discutable ; la dimension de « l'écart » (le hiatus) peut certes être défendue, mais la verticalité, et encore moins la relation haut-bas, ne peuvent pas être rendues en recourant à l'unique notion de « décrochage », même par extrapolation. De fait, la description d'un marqueur comme *below* pourrait se satisfaire d'une description similaire, ce qui tend à révéler qu'en soi la nature du repérage n'offre pas une sémantique suffisante pour rendre compte de certaines relations spatiales fondamentales.

L'autre aspect qui convainc difficilement est la notion de recouvrement (eg. (*all*) *over the tablecloth*), qui est justifiée dans l'article à partir d'un recours compliqué au concept d'aoriste, lui-même rapporté à la notion de décrochage/rupture :

Si on poursuit le raisonnement, on est amené à imputer cette idée de recouvrement total, en partie au moins, à la dimension quantitative de la relation, puisque c'est le seul facteur qui varie

d'une représentation à l'autre. Il est intéressant, à ce propos, de se reporter au concept d'aoristique, tel qu'il est défini par A. Culioli dans le même article d'où est extraite la citation précédente sur le parfait grec. On peut y lire :

« [...] en effet, l'espace aoristique a des propriétés topologiques : les intervalles bornés sont des fermés, et les intervalles bornés fermés sont compacts. On introduit donc des discontinuités, et l'on voit que, ce faisant, on effectue une opération de coupure sur la classe d'occurrences construite par  $Qt$  ( $Qt$  pour quantification/qualification, c'est-à-dire  $Qnt/Qty$ ). » (Ibid. : 140-141)

On y lit également :

« Un intervalle fermé est tel qu'aucun point de l'intervalle ne coïncide avec un autre fermé [Au sens d'un chevauchement. Pour le reste, on peut avoir et emboîtement et recouvrement fini.]. Lorsqu'on a affaire à un recouvrement fini et à un repérage énonciatif de type  $Sit_i (T_i) \omega Sit_0 (T_0)$ , par exemple dans il plut pendant quarante jours ; soudain il hurla, l'intervalle borné fermé est compact. » (Ibid. : 135)

Quand on sait que, dans le modèle, le concept d'aoristique est intrinsèquement lié à l'opération de rupture, et qu'il peut être associé à un phénomène de « recouvrement fini », on ne peut manquer d'y voir une justification de la représentation en termes de décrochage quantitatif proposée dans le schéma. (E. Gilbert 2003)

Ce lien éventuel entre l'aoriste et le recouvrement semble en fait plus relever d'un débat sur la cohérence métalinguistique, visant à préserver un système de représentation qui se limiterait, conformément à l'hypothèse avancée, à un couple de repérages (par exemple, l'illustration de Culioli, « il plut pendant quarante jours ; soudain il hurla », en dehors même de son étrangeté, n'a pas grand rapport avec *over*, ni avec sa valeur de recouvrement). La question qui se pose ici revient à se demander sous quelles conditions et à quel coût il est possible d'évacuer tout recours au spatial dans le discours métalinguistique. Pour poser le problème autrement : dans quelle mesure peut-on espérer traiter du spatial sans le spatial ? C'est certainement sur ce terrain que s'établit avec le plus de force le divorce entre les deux approches exposées. La 3<sup>ème</sup> partie de cet article tentera, à titre de synthèse, d'envisager la possibilité d'une conciliation entre la prépondérance spatiale de la démarche cognitive et la formalisation régulée de la TOE.

### 3. Tentative de synthèse sémantique

A propos de ce problème spécifique, nous avons adopté dans des travaux antérieurs une position de compromis, qui consistait à considérer que le spatial est primaire du point de vue des représentations conscientes (à un niveau d'activité épilinguistique en quelque sorte), mais qu'il n'est pas primaire du point de vue de l'activité cognitive non-consciente (c'est-à-dire le niveau 1 des représentations chez Culioli, que j'avais appelé le niveau infra-linguistique<sup>1</sup>) :

Ainsi, il se pourrait que la représentation spatiale, qui sert volontiers de point de départ dans les approches cognitivistes, ne soit que l'affleurement intuitif d'une capacité de représentation plus fondamentale. Je veux dire par là que si les représentations spatiales sont effectivement premières dans notre activité consciente, elles ne sont peut-être que le révélateur d'une capacité cognitive à laquelle nous n'avons aucun accès direct. Les valeurs non spatiales de certains marqueurs, parfois qualifiées de valeurs métaphoriques, obéissent à la logique de cette activité sous-jacente et fondamentale *au même titre* que les valeurs spatiales. Selon ce point de vue, ce n'est pas notre perception de l'espace qui est la condition de notre capacité d'abstraction ; c'est notre mode d'abstraction qui détermine l'organisation de nos perceptions. (Dufaye, 2009 : 122-123)

Cette position était entre autres motivée par le fait que les représentations spatiales qui servent de point de référence en linguistique cognitive sont moins des sensations que des perceptions, autrement dit il s'agit d'un stade d'appréhension qui répond déjà à une organisation. Une proposition pour concilier l'articulation de ces représentations conscientes avec l'ontologie théorique de la TOE consistait à introduire une dimension topologique dans l'analyse des marqueurs

---

<sup>1</sup> Dufaye, 2009 : 27.

prépositionnels (en l'occurrence). Sans sortir d'un programme minimaliste et régulé, l'introduction de dimensions topologiques pourrait en effet permettre un traitement intégré de la spécificité des propriétés spatiales du marqueur : comme dans le modèle défendu par Eric Gilbert, les valeurs spatiales ne seraient des valeurs au même titre que les autres, et compatibles avec la même hypothèse métalinguistique. Ainsi, on peut faire l'hypothèse d'une analyse selon trois composantes, un des buts étant de simplifier (pour la dimension « recouvrement ») et de compléter (pour la dimension « verticalité ») le discours métalinguistique. Ce trio de composantes reposerait sur une relation topologique, une relation Qualitative et une relation Quantitative :

- Topologique : localisation du repéré dans de voisinage de la fermeture du repère.
- Qualitatif : altérité dissymétrique
- Quantitatif : parcours extensionnel

Sans entrer aucunement dans les détails d'un marqueur aussi productif que *over*, on peut à titre de justification, accompagner cette hypothèse de quelques illustrations et de quelques commentaires.

### 3.1. Topologie : le repéré est dans le voisinage du repère

La relation topologique est en quelque sorte la base de toutes les relations spatiales, même si une propriété de différenciation peut ensuite être exploitée pour des relations non-spatiales. Localiser le repéré dans le voisinage du repère implique que le repéré est différencié de la fermeture du repère ; autrement dit, on est dans une relation à la fois extérieure au repère et en même temps dans son champ de référence. On a ainsi, extériorité et rattachement, ce qui s'illustre par la double opposition avec THROUGH et ACROSS que Lindstromberg, dans une approche descriptive et intuitive, présente ainsi :

“If I hear that you walked **through** a stream, I assume you got your feet wet.

If I hear that you walked **across** a stream, I do not know whether you did or did not [ . . ].

If I hear that you walked (or rather jumped) **over** a stream, I can safely assume that your feet remain dry. (Lindstromberg, 1997: 127)”

On peut réinterpréter cette remarque en considérant que pour *over* :

- à la différence de THROUGH, le repéré est dans une relation d'extériorité avec le repère, de sorte qu'il n'y a pas identification avec celui-ci (cf. le fait que l'on ait *throughout* où *out* implique la sortie d'un Intérieur alors que *\*overout* n'existe pas également va dans ce sens) ;
- à la différence de ACROSS, le repéré est envisagé vis-à-vis du champ de référence du repère, de sorte qu'il n'y a pas « décrochage » (ou « rupture ») ; c'est en ce sens que l'on peut parler de « voisinage », et par voie de conséquence de « différenciation ».

On notera que cette topologie n'est du reste pas en désaccord avec la représentation protoscénique de Evans et Tyler :

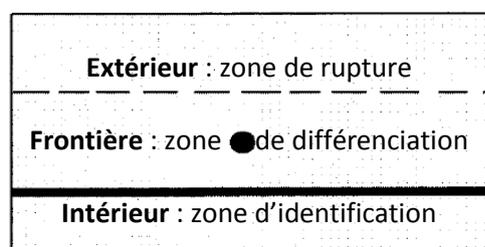


FIGURE 4. Protoscène for *over*.

On comprend de quelle manière la dimension topologique va intervenir dans les représentations spatiales ; ainsi dans une configuration de type *there's a mirror over the bed*, le miroir est repéré relativement au lit, mais dans son champ de référence extérieur. Dans une configuration spatiale de ce type, *over* entre en alternance possible avec *above*, avec une valeur sémantique parfois difficilement discernable :

1. The sign over/above the door said "Exit".

On peut là encore proposer d'expliquer la différence entre ces deux marqueurs en termes de différenciation pour *over* et de rupture pour *above*. Ainsi, avec *above*, il n'est pas rare de lire (Lindstromberg 1997, Gilbert 2006, Stunell 2010: 127) que *above* implique une séparation, une absence de contact, se différenciant en cela de *over* qui est compatible avec une éventuelle relation de contact entre le repère et le repéré. D'un point de vue théorique, une manière d'encoder cette différence entre les deux marqueurs consisterait effectivement à dire que *above* exprime une relation de rupture, alors que *over* renvoie à une relation de différenciation.<sup>2</sup> Ainsi, dans l'expression *over and above* la coordination permet de construire une altérité en deux temps, où la rupture exprimée par *above* vient renforcer la différenciation exprimée par *over* ; sur le même modèle on trouvera *over and out*. Allons plus loin en considérant cet autre commentaire de Lindstromberg :

“(2) *Dale's flat is somewhere above Jill's, in the same building.*

That is, if Jill's flat is on the 3rd floor, then Dale's must be on some higher floor. It may be directly up from Jill's or on the opposite side of the building. If, on the other hand, one says,

(2.1) *Dale's flat is somewhere over Jill's...*

then that would suggest that Dale's flat was *directly* up from Jill's, on some higher floor.”  
(Lindstromberg 1997: 112-113)

Selon cette analyse, *above* suppose que le repère et le repéré sont positionnés l'un par rapport à l'autre selon une métrique externe, alors que *over* suppose que le repéré se situe dans la continuité du repère, ou du moins reste relatif à son champ de référence. Ce changement de mode de repérage (i.e. *over*=Différenciation vs. *above*=Rupture) permet sans doute d'expliquer l'alternance entre les deux marqueurs dans d'autres formes de contextes (non spatiaux). Reprenons ainsi cette remarque de Michael Swan<sup>3</sup>, cité par Eric Gilbert (2003) :

*Above is used in measurements of temperature and height, and in other cases where we think of a vertical scale.*

*The temperature is well **above** zero.*

*We usually use over, not above, to talk about ages and speeds, and to mean 'more than'.*

*You have to be **over** 18 to see this film.*

Allant dans le sens de l'analyse d'Eric Gilbert, qui analyse également *above* en termes de rupture et *over* en termes de différenciation, on peut estimer qu'avec les températures on a l'expression de valeurs localisée par rapport à une échelle externe, alors que dans les cas des âges c'est une représentation qualitativement intégrée qui prévaut et qui va permettre d'exprimer des relations de compatibilités (de type être « autorisé à », « en âge de », « avoir l'obligation de », etc.) :

2. Children over the age of 12 must have full-price tickets.

Et de fait, la différenciation permet d'exprimer de l'altérité au sein de représentations cohésives, ce qui explique sans doute pourquoi, à l'inverse de *above*, *over* a un emploi préfixal très prolifique pour créer de nouvelles notions :

3. overhead, overspeed, overreact, overdose, overtime, overwork, overrated...

De même, on note que des expressions lexicalisées comme :

4. To go arse over tit (les 4 fers en l'air) / head over heels (follement) / hand over fist (rapidement)

ou encore des adjectifs composés comme :

5. over the counter (directement), over the top (extrême)...

De plus, la différenciation s'illustre dans des emplois aspectuels comme :

6. "MILO, Air One, Air One, follow the Senator, roger? I'll take the sport boat, you take Baynard, over."

7. "AIR ONE, That's a roger. Over and out."

---

<sup>2</sup> Ce qui rejoint la conclusion d'Eric Gilbert 2006, si ce n'est que selon son analyse la différenciation se limiterait à la relation Quantitative, idée que je ne défends pas dans cette approche.

<sup>3</sup> Swan, M., (1995), *Practical English Usage*, Second Edition, Oxford University Press: 4.

Où *over* est la trace d'une discontinuité (fin de message) au sein d'un domaine homogène (le processus de communication). *OUT* à l'inverse exprime la sortie du domaine et ainsi la rupture (fin de l'échange communicationnel).

On a ainsi avec *over* le renvoi à une représentation typique et cohésive plutôt qu'à une relation positionnelle entre deux éléments distincts, comme c'est le cas avec *above*. On constate néanmoins que la propriété de différenciation, et ainsi de cohésion représentationnelle, va de pair avec la prise en compte d'une la deuxième dimension définitoire de *over* évoquée plus haut : l'altérité qualitative.

### 3.2. Altérité QLT (dissymétrique)

Dire que *over* présente le repéré dans le voisinage du repère ne suffit pas puisque, pour ne prendre que le cas de la localisation spatiale, on sait que l'on a affaire à une configuration verticale où le repéré occupe une position supérieure par rapport au repère :

1. The sign over the door said "Exit".

Selon l'approche défendue ici, le rapport haut-bas n'est pas primitif, il est la manifestation contextualisée d'une relation d'altérité QLT plus fondamentale où, dans une relation de type X over Y, on a une dissymétrie QLT qui value X supérieurement à Y. Mais cette dissymétrie pourra s'appliquer à la relation spatiale où à tout autre forme de mise relation impliquant une hiérarchisation de valeurs : saillance, intensité, préférence, pondération, gradient, etc. Voici quelques exemples de la manifestation de l'altérité QLT en question<sup>4</sup> :

- **limites :**
  8. To go over the speed limit
  9. To overstep the line
- **seuils quantitatifs :**
  10. The Japanese were producing over 100 million tons of steel.
- **valuations subjectives:**
  11. What is your main reason for choosing one restaurant over another?

Dans tous ces cas, on constate que la dissymétrie joue en faveur du repéré, auquel est associée une valeur supérieure à celle du repère, ce qui, projeté sur une relation spatiale, va correspondre à une relation Repéré + haut / Repère +bas. Notons toutefois que *over*, même dans un contexte de localisation spatiale, implique généralement, mais pas nécessairement, une relation de verticalité. Par exemple :

12. Just drive over the roundabout.

Un énoncé de ce type peut-être ambigu dans la mesure où *over* peut signifier « par-dessus » ou « autour » (auquel cas il alternera plus facilement avec *AROUND* : *Drive over the roundabout and take the third exit*). Dans ce deuxième cas, l'altérité QLT évoquée à l'instant est alors neutralisée, dans le sens où il n'y a pas a priori de valuation dissymétrique entre le repère et le repéré. En fait, on peut penser que cet emploi fait intervenir la troisième dimension métalinguistique associée à *over* : le parcours extensionnel.

### 3.3. Parcours extensionnel (QNT)

En effet, dans un cas tel que :

13. Drive over the roundabout, and take the third exit.

---

<sup>4</sup> La relation entre l'infériorité spatiale (le 'bas') et le négatif est sans doute suffisamment établi dans le fonctionnement langagier pour ne pas surajouter des commentaires ; nous connaissons tous les expressions comme : *This whole operation is going south.* (partir en vrille), *I feel way low, I'm under the weather...*

On a à la fois, repérage dans le voisinage du fermé du repère (i.e. le repéré, i.e. la voiture, reste extérieur au repère) tout en suivant le contour (i.e. le fermé du repère) : c'est à ce niveau que se manifeste la notion de parcours extensionnel, que l'on va retrouver dans tout un ensemble d'emplois, dynamiques ou statiques :

14. He used to wander over the moors, losing all track of time.

15. Mind you don't spill coffee over my best tablecloth.

Cette propriété extensionnelle est notamment révélée par l'affinité entre *over* et le marqueur de totalisation *all*, qui renforce en quelque sorte le repérage par un parcours qui pose que tout point du repère valide un point de localisation pour le repéré :

16. He had blood all over his face.

La cooccurrence de *all* est effectivement rendue possible de par le parcours extensionnel posé par *over*, mais est incompatible avec un marqueur sans parcours comme ON :

17. \*He had blood all on his face.

On remarque par ailleurs que la présence de *all* ajoute une dimension QLT, appréciative à la simple dimension extensionnelle de *over*, qui autorise d'ailleurs des emplois essentiellement appréciatifs et qui se traduit notamment dans des expressions hyperboliques comme :

18. Dogs were *barking all over the place*.

19. If I can order something with garlic on the first date and *she's all over it*, she's a keeper.

Il semble en fait que la dimension qualitative mise en avant par *all* soit de nature à neutraliser l'autre dimension QLT, à savoir la dissymétrie QLT :

20. *She jumped over the table*: Le QLT dissymétrique (i.e. haut↔bas) est prépondérant

21. *She jumped all over the table*: Le parcours extensionnel (i.e. surface) devient prépondérant

Il semble ainsi que la mise en avant d'une dimension QLT soit de nature à chasser l'autre, ou du moins à la reléguer au second plan.

### 3.3.1. Parcours extensionnel à valeur temporelle

L'extension n'est pas nécessairement spatiale, mais pourra correspondre à un cadre temporel par rapport auquel sera repéré un procès :

22. Every person handles food differently, and tastes can change over the years.

On note que, à la différence de FOR, le cadre temporel ne permet pas de qualifier l'extension temporelle du procès lui-même (pour la différence entre FOR et IN + durée: Dufaye 2009b) :

23. "haven't slept in weeks days"	678 000
24. "haven't slept for weeks days "	156 000
25. "haven't slept over weeks"	0
26. "has been married over weeks months"	0

Avec IN et FOR le complément de temps qualifie l'extension temporelle d'un procès. Avec *over*, l'extension temporelle est au contraire construite *par over*, et sert de localisateur au procès:

27. But you wouldn't *believe* how much I've been sleeping over the past 10 days!

Il ne s'agit pas d'une qualification de durée mais d'un intervalle temporel sur lequel on projette un procès, ce qui est en accord avec la relation de différenciation qu'entretiennent le repère et le repéré. La mise en place d'un cadre temporel indépendant explique pourquoi *over* est fréquemment comparé à DURING (dans les dictionnaires par exemple), tous les deux pouvant notamment avoir pour complément un NP renvoyant à une notion impliquant un intervalle de temps :

28. We talked about it *over/during/\*for* dinner.

Cependant, si *over* et DURING posent l'un et l'autre un site d'accueil pour un procès donné, ils ne sont pas pour autant équivalents, ce dont on peut se faire une idée en observant les résultats suivants :

(Chiffres Google tels que vérifiés le 20 01 11)

29. "at one|some point over dinner" 23 200

30. "at one|some point during dinner" 110 000

31. "take a call over dinner" 3

32. "take a call during dinner" 2160

33. "discuss it|this over dinner" 128 000

34. "discuss it|this during dinner" 1470

On constate que *over* est nettement plus représenté lorsque le procès est au moins en partie coextensif à la durée ; les procès ponctuels étant visiblement localisés par le biais de DURING.

### 3.3.2. Dimension extensionnelle + altérité QLT

On observe que la mise en relation entre le procès et le cadre temporel met généralement en scène une discontinuité effective ou envisagée :

35. Slowly, over 2 years, we changed that schedule.

36. Birthday gifts for toddler boys haven't changed much over recent years.

Ceci reste en accord avec l'altérité QLT associée à *over*, mais on pourrait considérer qu'à l'inverse un énoncé comme le suivant exprime un état continu :

37. But you wouldn't *believe* how much I've been sleeping over the past 10 days!

En fait on constate que l'énoncé décrit bien une situation en altérité avec la situation normale (quelque chose comme *I've been sleeping more than usual*). A la différence des compléments de temps en FOR par exemple qui pourront fonctionner avec de véritables états, sans discontinuité QLT :

38. I've been living here for / \*over the past 10 years.

Notons qu'on retrouve cette idée d'extension + altérité directement encodée dans un adverbe comme *overnight*.

### 3.3.3. Contribution de la syntaxe à la totalisation extensionnelle

On note que le parcours extensionnel se trouve télicisé soit par la cooccurrence de *all* soit par une postposition de *over* par rapport au NP. Partons pour cela des deux exemples suivants, commentés dans la thèse de Kari Stunell 2010 :

39. The car ran the boy over.

40. The car ran over the boy.

[. . .] the situation is further complicated by the fact that *run over* can be either a VPrep or a VPrt. The VPrt form is the one most usually employed when the object is something which can be harmed by the action of being run over. On the other hand, the VPrep form is preferred with inanimate objects which would not be harmed by the action of being run over. K. Stunell : 260

Intuitivement, avec la syntaxe postpositionnelle il semble que c'est le changement d'état de l'objet qui est mis en avant, alors que la syntaxe prépositionnelle insisterait sur le changement de localisation du sujet (le NP objet servant plus de repère à la trajectoire du sujet), ce qui va dans le sens du constat de Kari Stunell lorsqu'elle dit que "*the VPrep form is preferred with inanimate objects which would not be harmed by the action of being run over*". Cette intuition, assez ténue dans le cas d'un *phrasal verb* comme *RUN over*, devient plus palpable dans le cas suivant, où *all over* prépositionnel et *over* postpositionnel entrent en distribution complémentaire :

Google search query (jan 11)	occurrences	%
"we deliver all over the world "	736 000	100%
"we deliver □ over the world "	0	0%
"we deliver the world all over "	0	0%
"we deliver the world □ over "	21 400	100%

Sans doute faut-il estimer que dans la mesure où *all* a une valeur totalisante, il introduit une redondance avec le postpositionnement de *over*, qui en soi est déjà un indicateur de télicisation du procès. Ainsi, dans les exemples, le recouvrement n'est pas nécessairement total dans le premier cas, contrairement à la construction résultative qui postpositionne *over* par rapport à l'objet affecté :

41. There was ice over the river.

42. The river iced over.

La syntaxe postpositionnelle va de pair avec l'idée d'un changement d'état de l'objet auquel elle s'applique. Considérons cet autre exemple :

43. Come on, get over it.

44. Come on, let's get it over with.

Dans le premier cas, IT n'est pas en soi affecté, c'est plutôt le sujet qui est le siège du changement de condition (*upset => not upset anymore*). En revanche, dans le cas de *let's get it over with*, qui a une syntaxe postpositionnelle, on insiste sur la télicité qui affecte l'objet (*let's get it done*). L'expression *game over* est une application directe du principe de fermeture télique par un encodage de postpositionnement syntaxique, comme si le positionnement était en quelque sorte iconique à la construction d'une fermeture à la droite du procès.

## Conclusion

Par cette illustration nécessairement incomplète, il s'agissait de souligner que la prise en compte de notre intuition brutes des propriétés spatiales ne peut sans doute pas servir de base de représentation, comme c'est le cas dans l'article de Evans et Tyler, et de manière plus générale dans l'approche cognitive. En revanche, on peut tenter d'articuler un modèle formel stable et minimal, tel que proposé par Eric Gilbert en TOE, avec des propriétés topologiques qui organisent les relations spatiales au même titre que les autres formes de relations. Dans le prolongement de ce principe, nous avons voulu souligner que, en l'occurrence, la syntaxe elle-même se conformait à des propriétés topologiques, en construisant une valeur de fermeture téléique par le biais d'un positionnement de l'adverbe en position finale. Cette caractéristique, déjà décrite dans Dufaye 2012 à propos de l'adverbe *away*, semble apporter ici encore quelques résultats intéressants.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENNETT, D.** (1975), *Spatial and Temporal Uses of English Prepositions: An Essay in Stratificational Semantics*, London: Longman Linguistics Library.
- BOLINGER, D.** (1971), *The Phrasal Verb In English*, Harvard University Press.
- BOURDIER, V.** (2012), "The Debate (over) whether Britain should Join the Euro: What is the Status of the Preposition introducing the *wh*-content Clause", *Mapping Parameters of Meaning*, Martine Sekali & Anne Trevisse Eds. Cambridge: Cambridge Scholars.
- CAPPELLE, B.**, (2009) "The Time Is Space Metaphor : Some Linguistic Evidence That Its End Is Near", *Espace-Temps anglais : points de vue*, Faits de Langue n° 34, Claude Delmas éd., Paris : Ophrys ; pp. 53-62.
- CAPPELLE, B.** (2005), "The Particularity of Particles, Or Why They Are Not Just 'Intransitive Prépositions'", *Belgian Journal of Linguistics*, 18(1), 29-57
- CHAUVIN, C.** (2005) « Parcourir l'espace : quelques emplois de *through* », *Parcours Linguistique, C.I.E.R.E.C. travaux 122*, Saint-Etienne : PUSE ; pp. 183-199.
- DESCHAMPS, A.** (1999) « Essai de formalisation du système modal de l'anglais », *Les opérations de détermination: quantification/qualification*, Collection HDL, Paris : Ophrys, pp. 269-285.
- DESCLES, J.-P.** et **GUENTCHEVA Z.** (1980) « Construction formelle de la catégorie grammaticale de l'aspect », David, J. et Kleiber, G. (eds.), *La notion d'aspect*, Actes du colloque du Centre d'Analyses syntaxiques de l'Université de Metz, pp.195-237.
- DUFAYE, L.** (2012), "Away: A Case of Aspectual Schizophrenia Explained By Argument Structure", *Mapping Parameters of Meaning*, Martine Sekali & Anne Trevisse Eds. Cambridge: Cambridge Scholars.
- DUFAYE, L.** (2009), *Théorie des opérations énonciatives et modélisation*, Paris: Ophrys.
- DUFAYE, L.** (2009b), « I Wrote This Article In The Space Of A Week » IN et SINCE/FOR : analyse topologique des emplois temporels », Actes du colloque de Monbazillac 2006, *Temps et/ou espace, Grammaire et/ou Grammaticalisation*, Claude Delmas éd., Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- EVANS, V & TYLER A.**, 2001, « Reconsidering Prepositional Polysemy Networks: The Case of *over* », *Language* 7, 4, 724-765.
- FLUCHA Laurence**, (2007) : « Les dessous de *under* et *below* », in *Syntaxe et sémantique n°8, Elements de relation : de la phrase au texte*, (Claude Guimier éd.), Caen : Presses Universitaires de Caen.
- GILBERT, E.** (2006), "Remarques autour de quelques prépositions", Actes du colloque de Cerisy 2005, *Antoine Culioli, Un Homme Dans la Langue*, Paris : Ophrys.

**GILBERT, E.** (2003), *“Across, by et through, Considérations sur les conditions de représentation métalinguistique des prépositions”*, *Anglophonia* n°14, Presses Universitaires du Mirail; pp. 37-61.

**HERSKOVITS, A.** (1986), *Language and Spatial Cognition: An Interdisciplinary Study of the Prepositions in English*, Cambridge: CUP.

**KREITZER, A.** (1997) “Multiple levels of schematization: A study in the conceptualization of space”, *Cognitive Linguistics* 8: 291–325.

**LAKOFF, G.** (1987), *Women, fire and dangerous things: What categories reveal about the mind*. Chicago: University of Chicago Press.

**LEVIN, B. RAPPAPORT, M.** (1995), *Unaccusativity: At The Syntax-Lexical Semantics Interface*, MIT Press: Cambridge Mass.

**LINDSTROMBERG, S.** (1997), *English Prepositions Explained*, John Benjamins Publishing Company.

**STUNELL, K.** (2010), *The Construction Of Sense In English Particle And Prepositional Verbs: Focus On over*, Thèse de doctorat (Geneviève Gillet-Girard dir.), Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3.

**Dictionnaires et corpus:**

Corpus Of Contemporary American English: <http://corpus.byu.edu/coca/>

Cambridge Advanced Learner’s Dictionary (online) : <http://dictionary.cambridge.org/>

Collins Cobuild, 1989, *Dictionary of Phrasal Verbs*, Harper Collins Publisher.

Longman LDOCE (Online): <http://www.ldoceonline.com/>

Oxford English Dictionary, 2d edition, version CDROM.